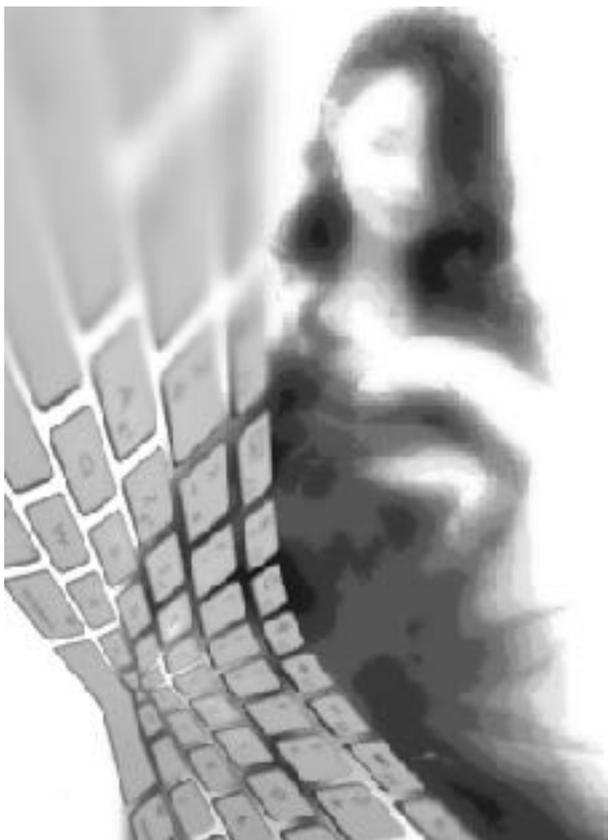


DÉESSE EX MACHINA

Philippe BERLIOZ



Il est quatre heures du matin. Je devrais dormir ou n'entendre que mes acouphènes. Et pourtant, ce bruit n'en est pas un, parce que personne d'autre ne le perçoit. Difficile à décrire. C'est plus qu'une sensation, mais pas en encore un bruit. Imaginez que vous venez de passer plusieurs heures dans une boîte de nuit. Vous avez dansé pendant toute la soirée, abruti par la musique. Puis vous décidez de rentrer. L'air est glacé et vous vous dirigez prestement vers votre voiture. Installé au volant, vous fermez les yeux un instant pour oublier les lumières torves de la piste de danse et la musique bruitiste, le temps de retrouver vos esprits. Et là, brutalement, le silence laisse place à un genre de bourdonnement continu venant de l'intérieur. Les acouphènes, c'est tout à fait ça. Mais pour découvrir cette sensation, le night-club est le passage obligé... Vous savez maintenant où aller...

À cette heure-là, donc, Elsa s'est levée, comme à son habitude. Elle a rejoint la pièce d'à côté où elle a commencé à écrire. C'est une auteure. Elle rédige des livres, des romans, des nouvelles... On ne bride pas la créativité de sa compagne dans des tranches horaires confortables pour soi. La passion prime. Et je ne parle même pas de l'approcher à ce moment-là avec des caresses suggestives en

espérant la détourner du chapitre en cours, je pourrais contrarier le sacro-saint élan créateur et réveiller le diable. Si elle quitte le nid d'amoureux pour écrire, c'est que ça doit se révéler à cet instant-là. Si elle y renonçait, elle ne se rendormirait pas, ou difficilement. J'en aurais toutes les conséquences fâcheuses au lever. Elle pourrait aussi oublier ses idées venues pendant la nuit (rêves, rêveries, divagations...) Alors, le mélange deviendrait explosif pour notre couple... Nous n'avons donc pas le choix ni elle ni moi ; elle se lève et écrit ce qu'elle ne pouvait pas mettre de côté pour le ressortir plus tard.

Quand elle revient, la tentation du sommeil est là et pourrait l'écartier de moi. Pendant le bref intermède où elle se glisse sous les draps, elle est saisie du froid et maugrée ce traumatisme épidermique et sensoriel. J'aurais pu prendre sa place à son départ pour préparer son retour, mais c'est moi qui aurais subi le martyre... Elle pourrait se contracter dans une lutte contre ce froid, tendue comme un *i* ou roulée en fœtus, le temps de rendre la couette supportable pour sa peau. Mais si je m'approche d'elle à cet instant — ô délice —, elle ne peut pas refuser l'énergie de mon corps. En même temps que je la réchauffe, détendue, elle peut pleinement jouir de sa création, cette jubilation dont l'effervescence demande une pause pour s'évanouir. Non

seulement elle a FAIT QUELQUE CHOSE (*produire*, c'est important), mais a aussi exprimé (du latin : *faire sortir en pressant*) — pas besoin ici d'un COD, c'est l'action qui compte. Elle a peut-être écrit, sinon le meilleur d'elle-même, une part de vérité enfouie qui ne s'emmêle pas alors de considérations esthétiques. Si c'était drôle, elle peut en rire ; plus sérieux, elle en porte un instant la gravité ou la plénitude, avant que je ne l'en distraie. Enfin libérée de la passion créatrice et désenclavée de son obsession, elle s'abandonnera volontiers à mes caresses. Elle doit partager dans une étreinte physique cet instant de grâce qu'elle venait de vivre d'une manière réelle, mais trop abstraite. Pour moi, le plaisir de découvrir ses trouvailles est renvoyé à plus tard, avec la lecture ; dans l'immédiat, un autre continent s'offre à mes talents d'explorateur.

Mes acouphènes ne me rendent pas sourd et j'entends le clapotis discret des touches de son ordinateur. Il n'y a pas si longtemps, elle utilisait une machine à écrire qu'elle avait hérité d'un aïeul. Incontestablement, il s'agissait de bruit. Mais elle était attachée à cet instrument de torture qui me conduisait à m'isoler dans le traversin plié en deux autour de ma tête et de mes oreilles. Cet objet était une institution indéboulonnable et je m'en étais accommodé. J'avais accepté son martèlement comme le rythme

vital de ce qui se passait dans le corps et l'esprit d'Elsa. Beaucoup de temps m'avait été nécessaire pour apprécier les nuances sonores de cette frappe. En méconnaissance des mots qu'elle posait pour la construction de son texte, seul fut d'abord identifiable le tempo des staccatos susceptibles de m'informer sur son *état*. D'ailleurs, s'agissait-il de son état émotionnel ou de ses hésitations, de ses trous d'air incontournables pour accoucher du bon mot ou de la tournure convenable ? Mes acouphènes ne m'empêchaient pas d'avoir l'oreille musicale et de bien retenir les cadences et les mélodies. J'étais arrivé à constituer une bibliothèque rythmique, puis sonore de ses activités nocturnes, sans leur attribuer autre chose que des sensations. À un certain stade de développement, la taille de cette bibliothèque m'avait poussé à en chercher le sens. Et un matin, à peine réveillé, il m'était spontanément venu l'idée d'une modélisation : mettre ces données en rapport avec les sentiments d'Elsa !

Ce fut délicat. Conscient des subtilités de sa relation avec sa machine qui s'exprimaient sous une forme mécanique, j'ai commencé à lui poser des questions pour apprécier son état émotionnel de la nuit. Délicat, parce que vouloir créer un lien entre un sentiment et les caractéristiques de frappe sur un clavier exigeait une finesse dont je ne me croyais pas capable, mais j'allais oser. Et

délicat encore, car demander à Elsa ce qu'elle avait écrit dans ces instants de solitude aurait pu être vécu par elle comme une intrusion — elle n'aurait pas eu tort, c'en était une. Auparavant, elle me donnait une idée générale de ce qu'elle entreprenait. Elle me décrivait un synopsis abscons, une improbable intrigue ou un scénario sans queue ni tête, de quoi attiser ma curiosité, mais rien qui puisse m'ôter la surprise de la découverte quand je passerai à la lecture. J'avais fait preuve de diplomatie et elle avait répondu plus précisément à mes questions approximatives lancées au-dessus de nos petits-déjeuners. Cela avait certainement été la phase la plus sensible de toute mon entreprise... Grâce à sa machine (et au petit compte-rendu matinal), j'avais touché une part de son intimité qu'elle ne me délivrait ordinairement qu'en me faisant lire son manuscrit définitif. Et son clavier ne pouvait pas mentir bien longtemps, bien que je l'en aie suspectée. Un bon musicien ne supporte pas d'interpréter une partition en se forçant à produire de fausses notes.

Je commençais à me réjouir de cette expérience, mais tout ceci n'était qu'un jeu sentimental avec Elsa au service duquel je mettais mes compétences. Rien qui ne méritait plus que la mention d'un passe-temps amusant susceptible d'éclairer notre relation sous un angle taquin. Tout en serait probablement resté là, si la

machine d'Elsa n'avait pas rendu sa dernière frappe sur un paragraphe trop enthousiaste où elle venait de battre son record de vitesse... Ni mon modeste génie ni l'expertise du meilleur bricoleur du quartier n'avaient été à la hauteur pour sauver cet ancêtre en mal de pièces détachées introuvables... La création n'attend pas et Elsa, la mort dans l'âme, dut utiliser un ordinateur. Je me suis demandé un instant si elle n'avait pas provoqué la mort de sa vieille Olivetti pour écourter mon petit jeu, mais ce fut une mauvaise pensée que je chassai aussitôt de mon d'esprit.

Elsa fait habituellement preuve de douceur, mais au début, elle frappait les touches avec la même énergie qu'elle déployait auparavant avec sa machine. J'ai du respect pour ce matériel et j'avais peur d'une issue fatale avant le terme de l'obsolescence programmée. À un point tel que je n'avais pas encore imaginé intégrer cette sonorité méconnue dans mon système d'analyse. Je l'ai alertée : *un ordinateur est plus sensible, il y a de l'électronique, faut faire attention, etc.* Quels conseils lui avais-je donnés là ? Elle apprit en effet à frapper avec légèreté et rien ne continua comme avant. Je l'entendais si peu de notre lit que je ne pouvais plus alimenter mon petit jeu, j'avais du mal à m'endormir, même quand elle me rejoignait. Et dans mes ressassements, je m'avouais être devenu incapable de comprendre, au travers de sa

nouvelle relation *machinale*, ce qu'elle pouvait ressentir dans une situation inédite qui ne se reproduirait jamais ; l'apprentissage ne durerait que quelques heures. À bout de forces, une certaine sonnette me revint à l'esprit comme une bouée de sauvetage... peut-être allait-elle au moins préserver l'avenir.

Un jour, j'avais eu une idée saugrenue qui allait pouvoir être utile aux clients — ou à mon patron... — je travaille dans une société de prestation informatique spécialisée dans la sécurité. Les particuliers sont sollicités à domicile par des démarcheurs ; l'expérience n'est pas forcément désagréable en elle-même, mais les commerciaux et leurs comportements peuvent faire redouter de leur ouvrir la porte. J'avais imaginé d'installer des capteurs dans les boutons de sonnette à l'entrée des immeubles. En fonction de la pression exercée par le doigt du démarcheur, du nombre d'impulsions et du degré d'humidité de la peau pondéré par le taux d'hygrométrie de l'atmosphère, un algorithme révélait leur niveau potentiel d'agressivité. Le système associée mémorisait le toucher des visiteurs habituels (le facteur, l'infirmière, le livreur de repas...) et transformait l'appel de la sonnette en une mélodie spécifique. Pour les inconnus, c'était plutôt un signal d'alerte, modulé du grave à l'aigu sur une échelle permettant d'apprécier leur état

émotionnel et faciliter la prise de décision : *je me lève pour répondre, ou pas ? J'ouvre, ou pas ?* Les essais étaient satisfaisants, mais avec la multiplication des commandes sur internet, les livreurs, généralement très pressés, toujours transpirants quand ils sont à vélo, étaient régulièrement mal vus par l'algorithme, ce qui avait obligé les occupants à aller à la poste pour récupérer leurs colis... Comme toutes les bonnes idées, celle-ci avait eu ses limites, mais elle m'avait passionné ainsi que mes collègues de bureaux.

Alors, en entendant, mal, ma douce sur son clavier, ces pensées étaient venues me titiller. Que je la considère en objet d'expérimentation n'était pas bien grave — ce n'était pas une posture générale — notre intimité partagée l'exposant déjà à ma curiosité. Et puis, mes bricolages-bidouillages, comme elle les appelle, la font rire, car elle ne me prend pas au sérieux. Elle me reproche néanmoins de vivre sur la peur des gens et même de la stimuler avec des outils qu'elle ne trouve pas politiquement corrects... Alors, m'intéresser aux personnes sans attiser ces sentiments peu glorieux est plutôt de nature à favoriser sa coopération nécessaire à mon entreprise.

Avant de me lancer dans la conception de mon logiciel, je me suis documenté sur la graphologie, car il est inutile de réinventer l'eau chaude. Les professionnels qui exercent cette « technique » chantent ses louanges. Les scientifiques la critiquent de plus en plus, mais les Français résisteraient et l'utiliseraient dans les méthodes de recrutement. Bref, ce que l'on en dit quand on y croit, c'est qu'elle permet de mieux connaître la personnalité et le caractère d'un individu. Point. Avec mon expérience des sonnettes, j'ai la sensation d'être allé au-delà, car c'étaient les émotions que j'analysais ; elles varient en fonction des circonstances pour un même individu. De quoi intéresser les recruteurs. Tout le monde sait qu'on est passé du QI au QE comme critère de sélection. Et celui qui maîtriserait le mieux ses émotions en entretien d'embauche (contexte très spécifique et totalement prévisible) justifierait de ses qualités de bonimenteur, bienvenue dans le commerce ! Tant qu'à engager un tel oiseau, autant lui faire savoir que l'on sait qu'il l'est... Cette digression est simplement une illustration de l'intérêt de mon outil, mais beaucoup d'applications parfaitement inutiles auxquelles je n'ai pas pensé seront conçues par le service marketing. (Pardon, Elsa, de me défausser de cette responsabilité.)

J'avais bricolé le clavier d'Elsa. J'analysais, comme pour la sonnette, la pression, la rapidité de

frappe et le taux d'humidité (encore lui, attention à la tasse de café). Mais cette première strate de l'algorithme était insensible à l'ambiance qui pouvait influencer les sentiments d'Elsa. Dans ces moments de grande concentration, rien d'extérieur ne la troublait — c'est pour cela que beaucoup d'écrivains travaillent la nuit. Maîtresse de l'histoire, elle pouvait néanmoins s'en émouvoir et pleurer de ce qu'elle découvrait sous sa propre écriture. Ces sentiments la pousseraient vers d'autres explorations... Je ne pouvais laisser échapper le sens d'un tel cercle sentimentalo-créatif. L'analyse des données physiques de son doigté, touche par touche, devrait se rapporter à ces contextes. Facile, presque, il suffisait de relever le sens des mots et expressions utilisés et de les retrouver dans un dictionnaire spécifique dont les définitions renverraient à un item émotionnel (Amour... joie, injustice... colère, douleur... souffrance, etc.). Il ne restait plus qu'à décortiquer le lien entre les mots et la rythmique du clavier.

Par exemple, un toucher léger et dynamique pour décrire une scène d'horreur mettrait en lumière les aspects sadiques du rédacteur, qu'il ait créé ou même simplement recopié le texte. Inversement, une frappe lente, hésitante pour un événement joyeux alerterait d'une phase dépressive. Un collègue féru de Jung m'a fait

remarquer à juste titre que mon algorithme négligeait les lapsus. Il est vrai que la faute de frappe n'en est pas un, puisque c'est la proximité des touches qui génère la coquille et que le correcteur orthographique la remplace automatiquement par le mot qui lui ressemble le plus dans son dictionnaire. J'ai fait plus fort ! Mon système analyse les corrections apportées au texte par son propre auteur. Dès qu'il substitue un synonyme à sa première interprétation, il se remet en cause lui-même. Quelle belle qualité qui œuvre à la connaissance de soi, tous les psys le disent ! La fréquence et le degré de subtilité de ces corrections — dans la finesse ou le retournement brutal — éclairent très précisément l'état d'esprit du rédacteur.

J'avais créé l'outil parfait.

Elsa redouble d'énergie pour son premier vrai roman. Les heures de la nuit qu'elle y consacre lui imposent de dormir plus tard. Le matin, je me lève seul, elle reste couchée. Un jour, alors qu'elle a pratiquement terminé le premier jet de son histoire, je rentre, mais elle est absente. Elle a laissé sur le rebord de la table de la cuisine son manuscrit « *Une Histoire d'Amour* » et une lettre l'accompagne :

« Ingénieur, depuis le temps que tu joues avec ton aspirateur à sensations, tu as oublié d'utiliser tes yeux et tes oreilles. Tu n'as décidément pas appris autre chose que les soi-disant résultats de tes algorithmes qui ne rythment pas grand-chose. Toute la raison que tu y as mise s'est contentée d'associer des gestes répétitifs et mes émotions. Avant, tu me questionnais encore le matin, maintenant, c'est mon clavier qui te parle. Pas plus que tu ne crois à l'horoscope (lui a malgré tout une certaine poésie), tu ne devrais pas te limiter à regarder le monde au travers de tes machines. Je frappe, je compose je dactylographie, je rédige, je relate, je raconte, j'explique, mais c'est toujours ma tête et mon cœur qui entendent et mes mains qui font mes amies fidèles.

Ta propre inconséquence t'a certainement fait oublier d'analyser mes émotions vis-à-vis de Marcelle dans mon dernier roman. Tu n'as pas quantifié l'affection que j'avais pour elle ? Tu n'as pas chiffré l'admiration que je ressentais pour elle ? Tu n'as pas mesuré la force de mes sentiments ? Peut-être parce que je l'ai nommée Marcelle, trop vieillot ? En fait, elle existe vraiment. Elle s'appelle Alizé et je l'aime. Avec mon ordinateur, je te laisse à ta passion pour cette machine. »